

Michèle Lesbre, cette petite pluie intérieure

Écoute la pluie,

de Michèle Lesbre. Éditions Sabine Wespieser, 100 pages, 14 euros.

Victor Dojlida, une vie dans l'ombre,

de Michèle Lesbre. Éditions Sabine Wespieser, 112 pages, 14 euros.

« N'avez-vous jamais croisé de ces êtres qui semblent ne pas se trouver sur votre chemin par hasard, mais par une sorte d'évidence si bouleversante que votre existence en est subitement transformée ? » Ces quelques lignes extraites du roman de Michèle Lesbre, *le Canapé rouge*, publié chez Sabine Wespieser en 2007 et dédié « *Au petit monsieur de la station Gambetta* », acquièrent une résonance particulière à la lecture du dernier ouvrage de la romancière paru récemment chez ce même éditeur et intitulé *Écoute la pluie*.

Il y a une dizaine d'années, trois, quatre jours avant Noël, Michèle Lesbre est le témoin du suicide d'un vieil homme sur le quai d'un métro parisien, à la station Gambetta. Un homme qu'elle ne connaît pas, dont elle ne sait rien mais qui, par le regard et la sourire qu'il lui adresse, l'implique en quelque sorte dans son geste. La romancière n'avait jamais pensé écrire sur ce moment d'une grande violence qui l'avait laissée sans voix (1). Tout juste avait-elle évoqué cette présence anonyme de quelques mots pudiques dans la dédicace citée plus haut. Et pourtant, le souvenir jamais éteint du vieil homme à la canne et à l'imperméable beige s'est soudainement « imposé » dans ce nouveau roman de l'écrivaine, où le disparu reprend corps et chair et devient personnage.

Dans le monde souterrain « à la fois irréel et aléatoire » du métro, l'homme « a sauté sur les rails, comme un enfant qui enjambe un buisson, avec légèreté ». Il est parti dans « un sourire limpide », comme apaisé par le dernier voyage qu'il s'appropriait à faire. Qu'exprime ce doux regard posé sur la femme du quai qu'il a choisie ? Est-ce une question, un ultime message, quelques mots prononcés dont nous ne saurons rien ? Est-ce le souhait d'exister encore, après que son corps a disparu « dans le ronflement sourd de la rame », « sous une tempête de ferraille » ?

La narratrice s'apprête à rejoindre l'homme qu'elle aime, au bord de la mer, dans cet hôtel des Embruns qui leur est familier, quand tout se fige, quand tout bascule. Le vieil homme qui « est entré dans (sa) vie en perdant la (sienne) », interromp le cours

des choses. Le terrible choc de cette rencontre aussi dramatique qu'improbable fait éclater en mille morceaux l'existence de cette femme. Soudain devenue étrangère à elle-même, elle oublie son rendez-vous en bord de mer avec son amant. Elle est dans l'incapacité de lui expliquer les raisons de son absence et ce qui vient de lui arriver. Elle sort du métro et y revient, rentre chez elle et en ressort, achète une robe verte qu'elle oublie sur un banc, va à une soirée à où elle était invitée et à laquelle elle avait tout d'abord renoncé à se rendre, entre dans un bar où l'on danse le tango, erre toute une nuit dans Paris sous la pluie, pour tenter de se soustraire à l'emprise du vieil homme entré par effraction dans sa vie.

Cette nuit d'introspection est un monologue intérieur sur sa propre existence. Comme si la mort « qui l'avait approchée en souriant » avait réveillé certaines blessures, rappelées soudain à son corps courbatu. Comme si elle était le « révélateur » d'émotions enfouies. Comme si son être tout entier avait soudain « retrouvé la mémoire d'anciennes chutes ». Comme si son histoire d'amour était en train de se déliter devant ses yeux. Cependant, à mesure que le jour approche, les déchirures d'orage laissent place à la quiétude et à la lumière. À cette petite pluie intérieure et apaisée. Aussi, la narratrice laisse-t-elle au petit matin un message un peu énigmatique à l'homme qu'elle aime, lui proposant d'écouter la pluie. « Un message que sans doute tu ne comprendras pas, dit-elle, pas tout de suite, sans les mots habituels et un peu usés qui sans doute ne sont plus à la hauteur. Un message qui sans doute me contient tout entière, où je tente de te dire que nous devons inventer autre chose, que je veux autre chose, parce que nous sommes vivants. »

Avec une belle régularité, l'auteure de *Que la nuit demeure*, *Un homme assis*, *Une simple chute*, *Boléro*, *Un certain Felloni*, *la Petite Trotteuse*, *Sur le sable*, *Nina par hasard* ou *Un lac immense et blanc*, poursuit sa route lumineuse et singulière. Une fois de plus, elle nous conduit dans cet espace sensible de l'écriture où failles et déchirures, solitude et blessure ne sont jamais synonymes de renoncement. Où il n'y a pas d'interdit de séjour. Avec une infinie délicatesse, elle nous fait partager cette errance nocturne sous l'orage. Et si ce petit livre émouvant est tout de suite nôtre, c'est sans doute que, comme le sourire du vieil homme, chaque phrase qu'il contient « nous donne quelque chose qu'il faut garder ».

En même temps que ce nouveau roman, reparait un récit publié pour la première fois en 2001, où Michèle Lesbre rend hommage à un autre disparu : *Victor Dojlida, une vie dans l'ombre*. L'écrivaine y retrace le tragique destin de ce fils d'émigrés polonais arrivé avec sa famille à Homécourt en Lorraine à trois ans, dans les années 1920, son père ayant trouvé un emploi à la mine puis aux aciéries. Victor a à peine dix-sept ans lorsque la guerre éclate et qu'il entre dans la Résistance en trichant sur son âge. En février 1944, son réseau est dénoncé et Victor est envoyé dans les camps. À Buchenwald, il fera partie du réseau communiste qui préparera la libération du camp. À la Libération, il est pris d'une immense colère quand il constate que le juge qui a passé son dossier à la Gestapo a été promu, que le policier qui l'a arrêté a été réintégré. Aussi, « dans l'élan de la rage », décide-t-il de faire justice tout seul. S'enchaînent alors les procès, les prisons successives, un sombre itinéraire qui devait durer quarante ans.

Michèle Lesbre a rencontré Victor Dojlida à sa sortie de prison, l'a côtoyé jusqu'à sa mort en 1997. Elle a recueilli sur des cassettes leurs conversations. À également consulté les archives de l'époque. En 1948, un article de *l'Est républicain* titre « *Aux assises de Meurthe-et-Moselle, Dojlida le bandit* », le traite de « criminel-né ». Et l'écrivaine s'offusque : « Tu sortais des camps de concentration. Tu n'as jamais été condamné pour meurtre... Tu revenais à peine de ce cauchemar de la guerre qui t'avait arraché à l'adolescence. Mais avant même que ce cauchemar commence, une sentence semblait déjà peser sur toi, cette sorte de discrimination qui jette les gens dans le mauvais camp, et que tout un système y maintient. »

L'auteure rend hommage à Victor Dojlida, mais elle fait aussi référence à toutes « ces figures emblématiques de la Résistance », à « tant d'autres, des milliers d'autres inconnus, perdus dans le vacarme infernal ». Dans ce récit comme dans son dernier roman, elle montre que l'Histoire construit nos vies, mais peut aussi les détruire. Et c'est par la plume, qu'une nouvelle fois, inlassablement, magnifiquement, elle dénonce « cette grande nuit aveugle » qu'est l'oubli.

Marc Sagaert

(1) Comme elle l'évoquait récemment lors d'une rencontre à la librairie Goulard d'Aix-en-Provence.